Historique du 219me Régiment d'Artillerie de Campagne
Imprimerie "La Rapide" – Nîmes
numérisation : P. Chagnoux - 2012

Titre : **219e REGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE** **HISTORIQUE** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Artillerie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **Collection Jean Luc Dron**
Référence : **IMPRIMERIE "LA RAPIDE"** **NIMES**	Transcripteur : **Paul CHAGNOUX** Date : **2012**

Ancestramil

Imprimerie "La Rapide" – Nîmes
numérisation : P. Chagnoux - 2012

Ancestramil

Historique

du

219me Régiment d'Artillerie

de Campagne

Nîmes
—
Imprimerie "LA RAPIDE"

6, Rue Dumas.

Historique du 219me Régiment d'Artillerie de Campagne
Imprimerie "La Rapide" – Nîmes
numérisation : P. Chagnoux - 2012

PRÉFACE

———

Je réponds un peu tardivement à votre mot du 18 mai, je m'en excuse et j'avoue mon embarras en ce qui concerne la demande que vous me faites. Je voudrais vous satisfaire, mais je n'ai gardé aucune note sur nos campagnes. Pas une date, pas un chiffre, pas un souvenir écrit. Je vous étonne peut-être.

Notre bon 219e, toujours à la peine, très rarement à l'honneur, a traîné ses guêtres derrières ses officiers, dans toutes les boues de cette campagne. Il les a arrosées de beaucoup de sueur et de beaucoup de sang. Il a fait, partout où nos chefs nombreux et variés nous ont envoyés, tout son devoir, et cela, avec le sourire, très méritoire en bien des circonstances.

Les noms de Soissons, du Vallon des Printons, de celui des Tueries, si bien nommé, ceux de Vauxaillon, du Plateau de Madagascar, et de ses environs, le Chemin-des-Dames, le Bois d'Holnon et les chemins creux voisins ressemblant trop souvent à des tombes ouvertes, n'ont pas besoin d'être inscrits pour que je m'en souvienne. C'est dans ces coins que mon régiment s'est formé et que ses éléments se sont groupés, connus et estimés dans l'espoir commun du succès et dans les souffrances consenties pour l'obtenir. Pendant trois mois, le 219e a couché à peu près exclusivement le long des fossés, sous la neige et la pluie, pluie d'eau et d'acier, à la suite des Boches au nord de Soissons. Pendant deux autres mois, ce fut l'enfer du Chemin-des-Dames, puis le secteur assez marmité des environs de Saint-Quentin pendant trois autres mois. A ce moment-là, nous étions tous, officiers et troupe, et même chevaux (devons-nous oublier ces braves compagnons de nos travaux), prêts à donner tous les efforts.

Le chemin parcouru jusqu'alors avait été rude et le but, hélas ! encore incertain. On nous envoya en Italie où, nous pouvons l'affirmer, le 219e fut le seul régiment français qui resta en action, sans repos et sans autre gîte que les trous qu'il se creusa, pendant les cinq mois (de nov. 1917 à avril 1918), que dura cette expédition. Elle restera quand même un rayon de soleil dans nos souvenirs. Par contre, l'ennemi gardera celui de nos obus sur le Monte Tomba. . . qui tomba comme un fruit mûr dans les mains de nos Alpins.

Mais il fallut rentrer, les Anglais, en Picardie, pouvaient avoir besoin de nous. Avril et mai 1918 se passèrent aux bords de la Somme derrière nos Alliés. Nous en partîmes pour arrêter les Allemands vers Château-Thierry, et nous les arrêtâmes. Avons-nous besoin d'écrire les noms de Chézy et de Cerfroy pour nous en souvenir ? Là aussi, nous avons laissé pour toujours de bons compagnons. C'est là aussi que nous perdîmes beaucoup de nos chevaux. . . et c'est de là que nous partîmes pour recevoir des autos à l'intérieur et devenir le 219e R. A. C. P., qui fit ses débuts par 200 kilomètres de route en vingt-six heures, et une mise en batterie de nuit avec ses autos, sous la préparation d'artillerie ennemie du 14 juillet. . . Personne, parmi nous, ne peut oublier non plus l'attitude de nos braves petits chauffeurs qui reçurent à leur volant (et avec quelle crânerie) un tel baptême du feu.

Puis ce fut, avec les Américains, la reprise du Saillant de Saint-Mihiel, en batterie à la lisière du Bois de la Lampe, les fatigues de ces mouvements d'autos et de munitions dans la boue jusqu'au moyeu. Et là, encore et toujours, ces pertes douloureuses, si pénibles à nos cœurs, de jeunes et de si braves officiers et soldats. Enfin, sans prendre aucun repos, par des marches de nuit pour l'effort

suprême et le succès final, la mise en batterie au Bois de Forimond, encore dans la boue, des efforts inouïs, des mouvements de voitures et des ravitaillements dans un terrain et dans des chemins pour lesquels nous n'étions pas faits. . . et cependant on y arriva, et, chose plus étonnante, on en sortit. . . pour aller de l'avant et recommencer.
Oublierez-vous les environs de Cheppy et la Ferme de l'Espérance, si bien nommée aussi, mais où il fit si chaud, et les environs de Sommerance. . . Non, je n'ai rien voulu écrire moi-même, pendant la campagne, de ce que j'ai vu et ressenti au cours de ces longs efforts et au milieu de tous ces événements, confiant dans la mémoire de mon cœur, à l'égard de vous tous. . .
Que chacun de nous relise de temps en temps la citation à l'Ordre de l'Armée, du régiment, qui est, je l'espère, entre les mains de tous nos hommes. Je considère que cette citation en vaut cinq, il n'y a qu'à la lire pour en être convaincu. Que chacun aussi donne de temps en temps un souvenir à tous ceux que nous avons perdus au cours de nos efforts. Il faut que Victor **HUGO** ait raison et que « la voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau ! ».

Lyon, le 3 juin 1919.

Lieutenant-colonel **CRÉANGE**.

****

Ancestrami

Historique du 219me Régiment d'Artillerie de Campagne
Imprimerie "La Rapide" – Nîmes
numérisation : P. Chagnoux - 2012

Historique

du

219me Régiment d'Artillerie de Campagne

———————

Ce qui devait devenir plus tard le 219e, commence à apparaître sous le nom de Groupement d'artillerie de campagne de la 158e D. I. en mars 1917. Ce Groupement, sous les ordres du chef d'escadron **CRÉANGE**, commandant par *intérim*, avait la composition suivante :
1 Groupe de 75 du 19e régiment d'artillerie :
Commandant **PASCAL**.
1 Groupe de 75 du 52e régiment d'artillerie :
Commandant **CARTRON**.
1 Groupe de 90 du 35e régiment d'artillerie :
Commandant **CHAPELIER**.
Bien différents étaient ces trois Groupes appelés à former corps sous les ordres d'un même chef.
Le Groupe du 19e, futur 1er Groupe du nouveau régiment, était essentiellement provençal et la langue de Mistral, émaillée de nombreux jurons marseillais, donnait une couleur locale bien typique et surtout bruyante (si cette épithète peut s'appliquer à couleur) aux conversations nombreuses de nos canonniers bruns.
D'ailleurs, les sujets de conversation ne leur manquaient pas ; du moins ils pouvaient parler artillerie avec volubilité puisqu'ils avaient fait successivement la manœuvre du 80 de montagne, du 75 Schneider et, enfin du 75 (modèle 97) avec lequel ils devaient, plus tard se couvrir de gloire.
Le Groupe du 52e, futur 2e Groupe, avait un double recrutement ; d'abord les autochtones de la 12e Région, les Charentais malins, ensuite des gars du Nord, évacués des provinces envahies, solides gaillards, courageux et sachant manier la pelle et la pioche avec ardeur.
Ces deux Groupes, sous le commandement du colonel **HENRY**, avaient mené une vie calme, mais laborieuse avant d'entrer dans la composition du 219e. Ils furent d'abord affectés à une division en formation, la 158e, composée de jeunes classes que l'on entraînait à l'arrière en vie des grandes offensives.
Puis, en mai 1916, ils allèrent prendre position dans la forêt de l'Aigle et le plateau d'Antioche, secteur de Ribécourt, pour appuyer la 87e D. I., unité de pépères solides, qui portait avec facilité un nom pesant, « l'immortelle ».
Le secteur était calme, ce fut là que l'on apprit l'art de manier le rondin, on se perfectionna aussi dans le tir avec utilité. Fin août, les Groupes partirent pour passer huit jours en Champagne, près de Sillery.
De septembre 1916 à janvier 1917, les Groupes occupèrent les positions de Vieil-Arcy, du Chemin-des-Dames. Puis ils allèrent à Soissons, au début de janvier, pour séjourner deux mois dans ce secteur, construisant des positions avancées dans les faubourgs de la ville.
C'est alors qu'eut lieu le premier contact avec le Groupe du 35e, futur 3e Groupe du régiment. Les sous-officiers allaient apprendre dans les batteries du 19e et du 52e le maniement du 75. Enfin, la fusion complète s'opéra, et le 5 mars, par ordre du G. Q. G., l'A. D. 158 se trouvait constituée. Le

Groupe du 35e était rattaché à ceux du 19e et du 52e.
Ce Groupe avait été formé à Vannes, le 3 août 1915, composé d'officiers, de sous-officiers et canonniers des classes très anciennes. Il était armé du 90 et avait un recrutement de Bretons aux traits durs, à la barbe rude, résistants et disciplinés.

Ce Groupe arrivant en Champagne en septembre 1915 dans la région de Vienne-la-Ville, avait pris une part utile, sinon glorieuse à l'attaque du 25 ; rattaché ensuite à la 60e D. I., il avait occupé quelques positions au N.-O. de Mourmelon, exécutant des tirs d'interdiction, du harcèlement et quelques contre-batteries. Période pénible et sans gloire. Toujours le même horizon morne, un bois de forme géométrique planté de sapins maigres, quelques troncs déchiquetés, des lignes de fil de fer, la prairie rare et là-bas « les Monts », collines pelées, grises et plaquées de bois sombres, masses insolentes que l'on voit partout et dont il faut se cacher. . .

Pas de maison, quelquefois des vestiges de fermes dont il ne reste plus qu'un nom pompeux, Moscou, Constantine et l'Espérance, auberge fameuse, mais combien inhospitalière, c'est dans ce cadre que l'on se bat. Que dis-je ? On ne s'y bat même pas, ce sont des coups de couteaux traîtres, une rafale dans un bois, le harcèlement sur la piste, et puis un soir, alors que le secteur est plus calme que jamais, les gaz ! et il faut tirer sur la ficelle et faire bras en avant avec le masque, le premier masque qui protège, mais qui oppresse !
A cette vie-là, le Groupe s'aguerrit, se discipline et s'instruit. Il prête un appui très apprécié aux Russes qui tiennent le secteur et aiment entendre la voix grave du 90 quand ils tentent un coup de main quelconque.
C'est après deux hivers semblables en tous points, menés dans cette Champagne, que le Groupe est retiré du front et affecté enfin au Groupement A. C. D. 158 qu'il rejoint à Vauxbuin près Soissons en position.

*
* *

Le 12 mars 1917, l'A. C. D. 158 est relevé et part au repos dans l'Aisne. Tout le monde est joyeux, car on va pouvoir faire connaissance. D'ailleurs la région vers laquelle on se dirige est agréable quoique la température soit assez rigoureuse.
Trois jours d'étapes et le régiment s'installe dans les environs de Lizy-sur-Ourcq. On reçoit un large programme d'instruction pour les officiers et la troupe. Le 17 mars, on en commence l'application. Le 18, dimanche, journée splendide, c'est la grande détente pour tous, après le long séjour en ligne dans la boue et la pluie. On fait toilette, on met le calot fantaisie pour aller jeter un coup d'œil envieux sur les beautés locales qui se promènent au soleil.
Mais, à midi, arrive un avertissement en vue d'un départ très rapproché, et, à 16 heures, l'ordre est reçu de se mettre en route.
Il y a cinq jours exactement que le Groupe du 35e a quitté son vieux 90 pour le 75.
Les vieux Bretons ont le cœur gros cinq minutes, mais le nouveau matériel les rajeunit tellement que l'orgueil a fait bientôt place à la peine, et c'est avec un sentiment de fierté émoustillé aussi par la curiosité qu'ils bricolent en hâte leurs chevaux et garnissent leurs galeries.
L'A. C. D. 158 exécute alors une étape de 60 kilomètres dans une nuit d'encre. Les routes sont encombrées de camions automobiles bondés de fantassins, et de colonnes de ravitaillement, la

circulation est difficile : il faut s'écarter, côtoyer les fossés, et c'est tout éclaboussé que l'on reprend la bonne voie. Mais d'autres camions montent encore et la colonne zigzague péniblement vers l'avant. Une heure de repos dans un endroit inconnu. On repart, toujours des camions sur la route. Que se passe-t-il donc ? On devait l'apprendre le lendemain matin, et cette nouvelle allait faire oublier toutes les fatigues de la veille, ouvrir un horizon nouveau et mettre au cœur une ardeur nouvelle !

Les Boches s'en vont ! **HINDENBURG** se sent faiblir, il abandonne les positions sur lesquelles les armées terrées se battent depuis plus de deux ans, et ses hordes se retirent en saccageant les villages et sabotant les récoltes vers la légendaire Festung.

La 158e reçoit la mission de poursuivre le Boche, de garder son contact, de le harceler constamment.

L'enthousiasme est général, les plus chimériques espoirs se font jour.

C'était, certes, une belle mission pour un régiment naissant, une mission glorieuse et pleine de promesse pour l'avenir !

On partit la joie au cœur !. . .

La bataille, dans laquelle le régiment devait prendre une part très active, peut se diviser en deux périodes bien distinctes. D'abord le Boche recule, résistant faiblement, essayant simplement de maintenir les troupes qui le poussent. Ensuite, il atteint la ligne Hindenburg, il ne doit pas aller plus loin ; alors il résiste avec énergie dans ses solides retranchements bétonnés.

L'A. C. D. 158 commence d'abord à avancer sur les pas des goumiers dont on voit les blessés revenir joyeux et apportant de bonnes nouvelles, « Ils s'en vont ». Les Groupes restent quelques instants abrités derrière le talus de la sucrerie de Vauxrot. Cette énorme installation est horriblement mutilée. Les cuves sont défoncées, percées d'éclats, la charpente de fer brisée laisse pendre ses poutrelles tordues sur le sol ravagé de cratères aux bords noirâtres. . .on n'a pas le temps de s'apitoyer, les renseignements commencent à affluer. Leury, Terny-Sorny, Montgarny, Vuillery sont encore occupés par les Boches et l'A. C. D. 158 pour la première fois fait entendre sa voix dans la bataille.

Le 21 mars, nous avançons. A 500 mètres au nord de Leury, nous mettons en batterie tout près d'immenses grottes oubliées intactes par l'ennemi, abris splendides après deux jours passés dans la neige et les obus, sous la toile de tente. Tout le monde travaille avec fièvre, car la résistance s'accentue ; le Boche approche du point d'arrêt qu'il s'est fixé. Nous sommes dans la deuxième période de la bataille. Pourra-t-il résister ? ne sera-t-il pas emporté dans son élan ? le canon gronde nuit et jour. . .

Le Groupe **PASCAL** reçoit l'ordre d'occuper les positions dans la région ouest de Clamecy. L'infanterie progresse lentement sur Neuville et sur Margival. Mais l'artillerie ennemie, qui possède l'excellent observatoire du Moulin de Laffaux, tire sans arrêt et le Groupe **PASCAL** subit un bombardement de quatre jours pendant lesquels il accomplit sa mission sans faiblir, malgré les pertes qui deviennent chaque jour plus sévères. Le 27 au soir, on comptait sept tués, une quinzaine de blessés et cinq canons hors de service.

Pendant ce temps, le Groupe du 35e s'est également porté vers l'avant, il s'est arrêté près de Terny-Sorny et tire vers Vauxaillon. Le chef d'escadron **CHAPELIER** est remplacé dans le commandement du Groupe par le capitaine **TALABOT**. La bataille fait rage, nous sommes sur **la** ligne Hindenburg. L'infanterie déborde Neuville-sur-Margival, notre gauche s'avance sur la ferme d'Antioche.

Le 30, le Groupe **PASCAL** change de position pour se porter vers Braye. Et le 1er avril, en plein combat, l'A. C. D. 158 devient un corps, un régiment. Le sort des trois Groupes qui venaient de

marcher côte à côte, unis dans la même ardeur, sur les pas du Boche en déroute, est lié pour toute la campagne : Le 219e est né.
Ce jour-là, tous les objectifs fixés à la Division sont atteints, la ligne Vauxaillon ouest Laffaux est entre nos mains, les prisonniers fourbus défilent devant nos batteries. Les efforts accomplis par nos braves artilleurs pendant cette période d'action intensive ne sont pas passés inaperçus et, dès le 4 avril, les lettres de félicitations commencent à affluer. C'est d'abord le Colonel commandant l'A. D. 158 qui exprime sa satisfaction en ces termes :

Ordre n° 30.

« Le Lieutenant-colonel commandant l'A. D. adresse ses plus hautes félicitations à tout le personnel des batteries qui, sous ses ordres, ont pris part aux opérations menées par la 158e D. I. d'abord, puis par la 21e D. I.
« En dépit des plus dures fatigues et de la rigueur de la température, tous ont fait preuve d'un entrain et d'un dévouement remarquables. Grâce à la conscience et à la crânerie de ceux qui ont eu à établir la liaison avec l'infanterie, celle-ci a pu progresser et obtenir de superbes résultats.
« Le Lieutenant-colonel est certain que tous trouveront l'énergie suffisante pour mener jusqu'au bout et d'aussi belle façon, les opérations qui leur seront confiées et qui bientôt amèneront la débâcle dans les rangs ennemis.

« Le 4 avril 1917.

« *Signé* : **GEIGER** ».

Puis l'A. D. 21 qui a reconnu la valeur de ses collaborateurs :

« *Le Colonel **MORIZOT**, commandant l'A. D. 21,*
*à M. le Commandant **CRÉANGE**, commandant le 219e R. A. C.*

« Le Général commandant la 21e Division a adressé le compte rendu des opérations faites par la Division, du 30 mars au 2 avril. Les conclusions de ce rapport faisant ressortir les causes du succès de ces opérations, se terminent par le paragraphe suivant :
« Sous l'active impulsion du colonel **GEIGER**, commandant l'A. D. 158, chacun s'est employé avec le plus complet dévouement pour que la coopération des deux armes soit aussi étroite que possible. Le chef d'escadron **CRÉANGE**, les capitaines **TALABOT**, **PASCAL**, tous les détachements d'observation et de liaison qui ont suivi pas à pas la progression de l'infanterie méritent les plus grands éloges.
« Leur conduite peut être donnée en exemple. L'aide qu'ils ont apportée à l'exécution des différentes attaques mérite d'être relatée.
« Le Colonel commandant l'A. D. 21 prie le commandant du 219e de vouloir bien porter ses éloges à la connaissance des batteries placées sous ses ordres, auxquelles il adresse ses félicitations personnelles.

« Signé : **MORIZOT** ».

Ancestramil

Et enfin, par son ordre général du 4 avril, le Général commandant le 37e Corps d'armée consacre la valeur de la nouvelle unité.

« Q. G., le 4 avril 1917.

Ordre général.

« Le Général commandant le C. A. exprime au général **HUGUET**, commandant l'artillerie du C. A. toute sa satisfaction pour la manière dont a été conduite l'artillerie pendant les opérations du 19 mars au 4 avril 1917. L'infanterie engagée a toujours trouvé le secours de l'artillerie de campagne pour lui ouvrir la voie ; elle a toujours obtenu en temps opportun le concours de l'artillerie lourde, ces résultats essentiels ont été atteints grâce à l'impulsion éclairée que les diverses unités d'artillerie ont reçue en toutes circonstances.
« Le Général commandant le C. A. tient également à adresser ses félicitations au lieutenant-colonel **BEVIÈRE**, commandant l'A. L. 37, et au lieutenant-colonel **GEIGER**, commandant l'A. D. 158 ainsi qu'aux troupes sous leurs ordres ; leur action énergique a largement contribué aux succès des divisions successivement engagées.

« *Le Général commandant le 37e C. A.*
« *Signé :* **TAUFFLIER**. »

*
* *

Quinze jours à peine se sont écoulés depuis la formation du nouveau régiment, et on parle déjà de lui comme d'une vieille troupe, son concours est apprécié de tous. Cette guerre de demi-mouvement a développé l'esprit d'initiative et exalté le courage individuel. La fatigue commence cependant à se faire sentir, car la vie menée depuis quinze jours et quinze nuits est d'une intensité inouïe. Mais voici que des bruits d'attaque générale circulent et prennent corps bientôt. Serait-ce la percée ? La fameuse percée dont on parle depuis bientôt trois ans ? Va-t-on réussir ? Un nouveau souffle d'énergie parcourt la troupe. Les ravitaillements en munitions sont imposants, on n'a jamais touché de telles quantités d'obus. Les positions d'attaque sont reconnues et occupées. Le 1er et 2e Groupe dans la région du Mont des Tombes, le 3e qui se dirige vers la Ferme d'Antioche trouve déjà installée dans la grotte, seul abri de la région, une bande de nègres dont on n'aperçoit dans l'obscurité que les yeux d'un brillant félin. Ce sont les indigènes de la 3e Division coloniale qui vont monter en lignes pour le jour du combat et que nous allons appuyer de nos tirs. Depuis quelques jours, ils se nourrissent avec la viande des chevaux morts et se débarrassent des carcasses et des têtes dans les trous d'obus environnants, les transformant ainsi en affreux charniers. Nous sommes au 10 avril. L'ennemi est vigilant et actif. Le deuxième Groupe est pris à partie, a des blessés. Le troisième est arrosé d'une façon irrégulière mais presque constante. Du 11 au 16 avril, c'est la préparation. Nos batteries font des brèches et les entretiennent. On tire sans arrêt. Le capitaine **HEIM** de la 26e batterie est tué avec deux de ses hommes, les blessés sont nombreux.
Tout le monde est nerveux. On dit tous les jours ce sera pour demain, puis rien ! Le Boche inquiet déclenche son barrage de temps en temps. Le temps est épouvantable, les rafales de neige gênent par instants les observations de tir.
Enfin le 16, l'ordre d'attaque arrive ; les brèches ont été reconnues la veille par le lieutenant **ROUX**

du 2e Groupe et le lieutenant **MANGIN** du 3e Groupe.
On pourra passer. Va-t-on crever le système de défense et avancer librement, laissant derrière soi les débris de la forteresse Hindenburg ? Tout le monde l'espère. Tous ont fermement confiance. Des ordres sont donnés, prévoyant de très fortes étapes en avant. On parle de **Laon**. Le détachement de liaison à l'infanterie devra signaler à son commandant les positions et les observatoires à occuper pendant l'avance.
A 9 heures, l'infanterie monte à l'assaut et enlève les premières lignes d'un seul bond ! Les avant-trains sont derrière nos pièces. Mais les mitrailleuses, disséminées par l'ennemi dans le bois du Mortier, fauchent les rangs des assaillants et il faut renoncer à aller plus loin.
D'ailleurs nos camarades de droite, brisés à leur départ au Moulin de Laffaux par un feu d'une intensité inouïe, ont dû s'arrêter net. Alors il faut se replier pour rectifier le front. La rage au cœur, on renvoie les avant-trains dont on n'a plus que faire. Les positions, dévoilées par les tirs intensifs de l'attaque, deviennent intenables, on doit chercher dans la campagne dévastée un autre emplacement. Triste mission. Tout est occupé, on ne trouve que les coins dont personne n'a voulu, des défilements ridicules, le bled désert sans masque, ou le ravin harcelé nuit et jour. . . Nous restons encore trois jours sur les anciens emplacements. Nos canons tirent rageusement et les Boches répondent. Malgré la déception, le moral est intact et la tenue de nos guerriers est tous les jours de plus en plus digne d'éloge. Enfin, le 20, le régiment voit sa zone d'action changée.

*
* *

Le capitaine **MORIAU** arrive au régiment et prend le commandement du 3e Groupe. Suit pendant deux ou trois jours une période de flottement ; l'infanterie pousse quelques pointes. On veut la suivre. C'est ainsi que sont occupées successivement plusieurs positions entre le moulin de Laffaux et le fort de la Malmaison. Le 3e Groupe, pour ces raisons, se trouve transporté près de Sancy, contre-pente dont il faut faire tomber les quelques arbres, seuls masques de la région, pour pouvoir tirer. Abris boches, dit-on ; non, gourbis d'échelons, villages nègres sales, avec, à l'horizon l'ironique ferme Colombe à la nationalité douteuse.
Nous tirons toujours avec violence, les programmes de destruction reviennent à l'ordre du jour.
Le Boche réagit sans arrêt. C'est ainsi que le lieutenant **BALOSSY**, du 1er Groupe, trouve glorieusement la mort, ainsi que son équipe d'observateurs, devant le réseau de fils de fer qu'il est chargé de détruire.
Le jour J approche (5 mai).
Le lieutenant **CHIROSSEL**, de la 23e batterie, chargé de reconnaître les brèches, passe avec une audace inouïe les lignes boches, visite les tranchées ennemies et revient après avoir essuyé un barrage.
Le 5 mai l'attaque se déclenche ; l'affaire s'annonce chaude, les tranchées de la Rade, de l'Armure du Léopard, de l'Hyène sont de durs morceaux bétonnés, hérissés de blockhaus solides. A la pointe du jour, l'infanterie, que nous voyons pour la première fois précédée de chars blindés, s'élance à l'avant. La lutte est acharnée ; le spectacle est saisissant. Un tank flambe déjà ; un autre, à cheval sur la tranchée de la Rade, canonne et mitraille méthodiquement les Boches qui essayent de s'enfuir par le boyau.
On peut apercevoir la haute stature noire de l'aumônier divisionnaire parcourant le champ de bataille pour apporter son réconfort aux mourants. Mais les réserves allemandes, amenées par les galeries souterraines de la carrière de Fruty, viennent à la rescousse et nos efforts restent vains

encore une fois. Nos braves artilleurs ont fait preuve d'un entrain endiablé, malgré les fatigues, malgré les pertes ; nos canons ont mugi sans arrêt. Certaines batteries ont tiré dans la journée près de 4.000 coups.
La division de droite a, malgré tout, réussi à prendre pied à la ferme de la Royère, et occupe ainsi la partie dominante de la croupe du Chemin-des-Dames. L'ennemi ne peut accepter une telle défaite, il masse ses troupes pour la contre-attaque dans le bois au sud de Pargny-Filain. Mais deux déserteurs nous renseignent et le 219e ouvre son tir. L'ennemi, haché par le feu des premier et deuxième Groupes, ne peut déboucher, c'est un désastre !
De leur côté, les cuirassiers à pied réussissent à s'emparer du moulin de Laffaux. Mais ces succès ne sont que partiels. Il faut bientôt s'arrêter, renoncer à toute avance, perdre tout espoir de fin rapprochée. Alors commence une triste période, on réoccupe les anciennes positions d'offensive, ces positions de départ où, quelques jours auparavant, on s'était installé plein d'ardeur et comptant bien s'élancer en avant pour l'écroulement final, vers la victoire. Maintenant il faut rester sur le qui-vive sans espoir proche, il faut refaire du surplace. On revient au barrage rigide de secteur au harcèlement monotone et l'ennemi se fortifie toujours ; les tranchées courent sur le sol et les fils de fer se multiplient rayant le bled de leur tâche brunâtre. C'est dans ces mauvaises conditions que l'on occupe encore quelques positions avant d'être mis en route pour le repos dans la région de Villers-Cotterêts. Le chef d'escadron **GUINET**, du 60e régiment, arrive au corps et prend le commandement du 1er Groupe.
Le cantonnement est fait à Vaumoise. Il y a trois mois que le nouveau régiment est formé, trois mois pendant lesquels il s'est battu sans arrêt, sans jamais faiblir, surmontant d'énormes fatigues, et la statistique le classe déjà égal à beaucoup de ses aînés.
Le tableau d'honneur du 219e compte 18 tués dont 2 officiers, 86 blessés dont 6 officiers et plus de 300 citations.
Quel plaisir pour tous de revoir, après trois mois de lutte acharnée, un autre horizon que celui des collines pelées, de parcourir d'autres promenades que des vergers aux arbres sciés et aux palissades arrachées et de converser, enfin, avec des civils, des femmes, de s'amuser avec des enfants, de se sentir en sécurité. . .
Pendant quinze jours, le régiment mène une vie calme et reposante : juste assez de manœuvre pour rester en forme, quelques promenades, c'est la grande détente.
Mais les beaux jours passent vite, et le 7 juillet, le 219e reçoit l'ordre de reprendre sa place au feu.
Après deux étapes et une nuit passée au camp de Glennes, les groupes prennent position : le 3e au nord du plateau de Madagascar, le 1er sur le plateau, le 2e au sud.
Le secteur est très agité. Depuis deux mois, la lutte est incessante, les coups de mains à gros effectifs, fréquents.
Nous sommes devant le fameux Chemin-des-Dames, crête tant désirée, seul observatoire possible, et pour la possession duquel tant de sang fut versé.
Certes, lorsque Louis XV fit construire cette route pour que Madame et Mademoiselle puissent se rendre directement de Courcy-le-Château à Reims, il ne devait pas se douter de quelle macabre ironie ce baptême royal serait accablé plus tard et en quel paysage lunaire serait transformée la jolie route bordée d'arbres sur laquelle filaient à grand trot les chaises de poste brillamment escortées.
Le plateau de Madagascar, masse imposante aux parois abruptes et creusées de creutes, tire son nom exotique de la forme qu'adoptent sur le plan directeur, les courbes de niveau qui le signalent. En avant se trouve le Mont Charmont, moins important, sur les pentes duquel le lieutenant-colonel **CRÉANGE** établit son P. C.
La période que le 219e va passer dans cette région est caractérisée par l'intensité et la quasi-

permanence des tirs de C. P. O. et de barrage. Certaines de nos batteries ont eu à exécuter jusqu'à douze et même quinze barrages dans la journée. Ensuite, par les difficultés de ravitaillement en munitions et les fatigues très dures qu'il impose, la route en effet est loin des positions, l'accès est très difficile ; il existe une dénivellation de près de 100 mètres ; alors chacun s'ingénie : on dresse des chevaux de bât, on pose des rails, des glissières, des monte-charges. Mais la plupart du temps, il faut tout de même coltiner les obus sur le dos.
La position du 1er Groupe est typique, un à pic brusque, en bordure du ravin les pièces, en bas les abris. Des lacets comme moyen de communication. Les tirs sont violents et fréquents. Les coups de main français et boches se succèdent sans interruption. Le 13 juillet, le 3e Groupe est violemment bombardé, un abri s'effondre, le maréchal-des-logis **COIFFARD** et deux de ses hommes sont tués. Le 14, comme chaque année, le Boche s'agite et tente de forts coups de main. Le 2e Groupe a quatre tués et de nombreux blessés. Le 26, l'adjudant **GOURRET** et plusieurs conducteurs sont blessés dans un ravitaillement. Les coups de main continuent constamment, le secteur est toujours fiévreux. L'ennemi travaille avec acharnement, les tranchées nouvelles comblées chaque jour par nos tirs, renaissent dans la nuit. Le pays change d'aspect presque à vue d'œil. Enfin, le 31 juillet, après un violent bombardement à obus toxiques et explosifs, le Boche prononce une attaque partielle sur la tranchée Cornélius. Le sous-lieutenant **GUTMANN** du 2e Groupe quitte son abri avec ses observateurs juste au moment où l'ennemi pénètre dans une autre entrée. Le P. C. du colonel est soumis à un violent tir d'obus toxiques. Le canonnier **ROUBAUD**, de la 23e batterie, guetteur aux fusées, volontaire, est tué à son poste de combat. La bataille continue toujours à sévir avec rage et lorsque le régiment quitta, le 4 août, ses positions, le secteur n'avait pas changé d'aspect, toujours la même nervosité, les bombardements n'avaient pas diminué d'intensité.
Dans cette courte période, le régiment, dont les pertes furent relativement fortes, avait continué à établir sa réputation naissante d'endurance et d'allant, et le colonel **GEIGER** reçut les félicitations et les remerciements du commandant de l'A. D. 68 qu'il transmit avec fierté à son régiment de campagne.

Ordre n° 112 A. D. 158. Ordre n° 55.

« Le colonel commandant l'AD/158 est heureux de transmettre au lieutenant-colonel **CRÉANGE**, et au capitaine **BOICHOT**, à tout le personnel sous leurs ordres, les félicitations du général commandant la 68e D. I. et d'y ajouter les siennes.

« *Le lieutenant-colonel **MATHA**, commandant l'AD/68,*
à Monsieur le Colonel commandant l'AD/158.

« Les trois Groupes de campagne de l'ACD/158, sous les ordres du lieutenant-colonel **CRÉANGE**, et la batterie de 58 T, sous les ordres du capitaine **BOICHOT**, ont été mis à la disposition de la 68e D. I. à partir du 11 juillet 1917 pour coopérer avec l'AD/68 aux actions sous Cerny.
Le général commandant la 68e D. I. a bien voulu, par son ordre n° 171 du 27 juillet, adresser ses félicitations à l'artillerie sous ses ordres, ses éloges s'adressent aussi bien à l'AD/158 qu'aux batteries de l'AD/68. Elle les a largement mérités. En se séparant d'eux, le lieutenant-colonel commandant l'AD/68 remercie le lieutenant-colonel **CRÉANGE**, ses officiers et ses braves canonniers du concours éclairé, dévoué, qu'ils lui ont apporté sans marchander, et du dévouement de tous les instants dont ils ont fait preuve en certains jours tragiques.

« *Signé* : **MATHA**. »

*
* *

Suit une période de repos. Le régiment est transporté par voie ferrée jusqu'à Nesles, où le 2e Groupe s'installe ; le 3e Groupe cantonne à Rouy-le-Grand et Rouy-le-Petit, le 1er à Voyennes. Nous sommes dans les pays qui viennent d'être dévastés par les Boches pendant leur recul. Un seul village sur dix reste intact, aussi sommes-nous assez éloignés les uns des autres. Près de Voyennes, cantonnement du 1er Groupe, se trouve le village de Y. . ., c'est un modèle de dévastation systématique ; le toit de l'église brûlé s'est effondré, glissant des deux côtés de la voûte qui ressemble ainsi à une énorme saucisse amarrée à terre : c'est le but de nos promenades à cheval. L'instruction est reprise, et nous faisons quelques batteries attelées. Au bout de six jours, le 3e Groupe est mis à la disposition de l'AD/22 et monte en ligne pour soulager cette artillerie qui vient d'avoir à subir le rude coup du Fayet.
Le 12 août, il prenait position. La mission s'annonçait pénible : gros programme de tir de nuit, des positions de lisières, sans le moindre abri. Malgré tout, l'ennemi laissa nos pièces tranquilles, et lorsque, une semaine après, nos trois batteries revenaient pour deux jours à Rouy-le-Grand, elles n'avaient pas eu de pertes à déplorer. Le 20, le régiment en entier quittait son cantonnement de repos pour aller prendre position à l'ouest de Saint-Quentin : le lieutenant-colonel installait son P. C. au bois d'Holnon, à la maison du Garde. Nos voisins de gauche sont les Anglais.
Dès notre arrivée, nous coopérons avec la Division de droite à une attaque au gaz. Avec quelques coups de main anglais, ce fut la seule action offensive à laquelle nous devions participer. Le régiment s'occupe d'installer le secteur qui est en ce moment à peu près nu et sans aucune organisation. Le plan d'emploi de l'artillerie est très fourni, les harcèlements nombreux, les tirs d'obus à gaz très fréquents, les destructions de mitrailleuses journalières. L'ennemi, très méthodique, tire très peu sur les lignes, mais il prend à partie une batterie par jour et vide ses caissons jusqu'à la nuit. Presque toutes les unités du régiment subissent tour à tour de traditionnel marmitage, quelques-unes même plusieurs fois. C'est ainsi que ce secteur calme, s'il ne nous occasionne que peu de pertes humaines (3 hommes, 1 officier tués, lieutenant **ALBERTINI**, et 20 blessés) nous coûta malgré tout 15 pièces.
Le 1er novembre, nous quittons nos positions pour aller au repos. Le travail que le 219e venait d'accomplir était énorme. Le secteur que nous avions pris sans installation, comptait à notre départ plus de 15 observatoires solides avec des liaisons efficaces, des positions de batteries fortement organisées aussi robustes que les batteries mères, des pièces détachées, des pièces contre tanks et un réseau téléphonique des plus sûrs.

*
* *

Le 3 novembre, le régiment arrivait au repos, l'état-major et le premier Groupe à Quesmy, le deuxième à Muirancourt et le troisième à Buchoire, villages agréables que les Boches avaient épargnés. Six jours à peine après notre installation, nous apprenions brusquement que la 158e était dissoute et que nous partions en Italie. Nous devenions régiment d'Armée.

Le **6 novembre**, le général **PRIOU** adressait au Régiment son adieu ému :

Ordre n° 264.

« *Aux officiers, sous-officiers, et soldats de la 158e Division.*

Mes chers Amis,

« Notre belle Division est dissoute à la date de demain **7** novembre ; mais ses exploits fameux, auréolés de gloire, resteront immortels comme les héros qui l'ont illustrée de leur sang et auxquels j'envoie le plus pieux de mes souvenirs.
« A vous tous, mes amis, mon cœur rempli d'émotion à la pensée de vous quitter, adresse le plus affectueux et reconnaissant merci pour le concours si dévoué et si complet que vous n'avez cessé de me prodiguer pendant les sept mois que j'ai eu l'honneur de vous commander, et avec respect je salue vos glorieux drapeaux.
« En avant quand même et toujours pour l'honneur et pour la Patrie ! Vive **la France** !

« *Le général **PRIOU**, commandant la 158e D. I.*
« *Signé* : **PRIOU**. »

Le colonel **GEIGER**, commandant l'A. D., quittait lui aussi son régiment de campagne affecté avec son état-major à une Division de cavalerie. Dès qu'il eut appris notre départ et la séparation qui s'ensuivait, il écrivit à ses artilleurs cette lettre si sincère :

« Aux armées, le 8 novembre

« Mes biens chers Amis,

« Depuis neuf mois que je suis avec vous, j'ai eu le bonheur de constater votre inlassable dévouement, votre crâne entrain et votre inébranlable volonté de libérer notre France.
« J'espérais rester et lutter avec vous jusqu'à la victoire finale. Hélas ! Mais soyez sûrs que ma pensée ne vous quittera pas, et partout et toujours je me réjouirai des succès certains que vous remporterez.
« Au revoir, mes chers Amis. Merci des joies que vous m'avez procurées. Bonne santé et bonne chance.
« Vive la vaillante A. D. 158, et plus que jamais tous pour notre chère **France** !

« *Signé* : **GEIGER** »

D'ailleurs, il ne voulut quitter son A. C. D. qu'au dernier moment, et lorsque le régiment embarqua à Noyon, il assista, les larmes aux yeux, au départ de toutes ses anciennes batteries.
Le 9 novembre, le 219e quittait le front français et partait à l'aventure vers l'Italie, laissant avec regrets de bons camarades en France, car nous avions dû remplacer hâtivement nos permissionnaires par des volontaires des régiments d'artillerie du 3e Corps. Le voyage par chemin

de fer fut banal. Les 1er et 2e Groupes étaient dirigés sur Briançon, le 3e Groupe et la section de munitions sur Vintimille.
Ces deux derniers débarquèrent à Nice où, après un jour de repos, ils partirent par étapes le long de la Côte-d'Azur. Le temps était normal, c'est-à-dire merveilleux, et les braves Bretons, habitués aux embruns et aux bourrasques, regardaient avec des yeux stupéfaits cette mer calme et scintillante sous un soleil éclatant.
Les premier et deuxième Groupes, perpétuant les exploits de soldats célèbres, traversaient les Alpes par les cols du Mont Genèvre. Étapes dures, mais dont les beautés faisaient oublier les fatigues. La route monte en lacets pendant plusieurs kilomètres ; à chaque tournant, on découvre un aspect nouveau, un précipice immense, un massif perdu dans les nuages, puis, tout à coup, la côte devient moins raide, diminue. Nous sommes au col. La route serpente deux ou trois fois comme hésitante à s'engager au milieu de cette mâchoire immense hérissée de chicots granitiques. . . Une auberge, la douane. Un pincement au cœur devant le poteau-frontière. Reverra-t-on jamais son pays ? Et nous voilà en Italie.
Tous s'extasient devant le chapeau 1er bersaglieri. La descente du mont est aussi belle que la montée. La route est peut-être moins abrupte, mais le paysage est plus sévère ; moins de végétation : c'est un chemin agrippé au roc et soutenu de place en place par des passerelles. Le 12 au soir, nous arrivions à Cézanne pour y passer la nuit. L'accueil fut chaleureux ; le site était incomparable. Le pays est écrasé par la masse imposante du mont Chaberton, au pied duquel coule la Doria Ripuaria, torrent rapide et rocailleux. Encore deux étapes, puis les premier et deuxième Groupes embarquaient à Suza, le troisième et la section de munitions à San Dalmazo. Le 219e allait entrer en plein cœur de l'Italie.
Partout où l'on passait, dans les gares et le long de la voie, les Italiens en foule venaient acclamer ceux qui une fois de plus venaient défendre chez eux « la causa del dretto et della civilita ». A Milan, le régiment fut reçut par les autorités militaires et civiles. Enfin, les trois Groupes débarquaient à Vicenza et dans les environs du 17 au 19. Que faisait l'ennemi ? La situation encore flottante. Les Groupes prirent position dans les points importants du territoire, pour défendre les cols et les passages en cas d'avance : le premier au col de Priabonna, les deuxième et troisième, dans la région de Vicenza. Mais au bout de quelques jours, comme l'ennemi semblait à peu près fixé sur la Piave, les troupes françaises quittèrent leurs positions d'extrême défensive pour se porter à sa rencontre. Après plusieurs étapes, le passage de la Brenta sur un pont de bateaux et une nuit dans le fameux bivouac de Castelcucco, le régiment prenait position dans la région Tomba – Piave, pour renforcer l'artillerie de la 47e division de chasseurs.
Le secteur est stupéfiant. Dominé de partout par le Mont Tomba où les observatoires boches et italiens se côtoient, et par le Barbaria, le défilement est impossible ; on s'installe malgré tout, le 1er et le 2e Groupe en plein jour, il est vrai que nous avons des Autrichiens devant nous.
Le 1er Groupe dans le hameau de Costa-Mattia derrière le campanile ébréché de Castelli, le 2e Groupe à Castelcies, le 3e à Vettorazzi. Le P. C. du colonel **CRÉANGE** est à la Scuole de Castelcies.
Les civils sont encore dans la zone des positions, chez l'Autrichien aussi. On voit, des observatoires, de grandes charrettes de foin attelées de bœufs placides errer tranquillement dans les rues des villages de première ligne. Les Groupes vont régler leur barrage le jour de l'arrivée au sommet du pain de sucre de la Castella. Cette colline est entourée par le Boche de trois côtés et il lui serait possible de fusiller aisément tous les observateurs s'il voulait s'en donner la peine. Malgré tout, le panorama est splendide, jamais nous n'avons rencontré de pareil observatoire. C'est un balcon au-dessus du torrent, dans le mur en face, le Boche. Par la coulée à gauche, on aperçoit Funer et sa

passerelle démolie, à droite, au pied du mont Barbaria et à perte de vue, la vaste plaine du Piave, fourmillant de batteries embusquées derrière les palissades des jardins de Palazzi entourés de cyprès noirs.
Mais le secteur ne devait pas rester longtemps calme, les méthodes françaises de harcèlement méthodique allaient gêner l'adversaire et les civils durent évacuer. Le 10 décembre, l'Autrichien harcèle nos routes, nos villages d'une façon jusqu'alors inconnue, on lui répond du simple au triple.
Le général **DIAZ** a, entre temps, adressé aux Armées françaises :

« **Officiers et soldats d'Italie !**

« En votre nom, j'adresse le Salut des Armées italiennes à nos Alliés de France et d'Angleterre promptement accourus parmi nous et aujourd'hui en ligne à nos côtés. Déjà dans le passé, liés par la solide fraternité des armes, nous avons combattu et vaincu pour l'idéal suprême de la justice et du droit. Cette fois encore, nous regardons résolument l'avenir qui nous mènera à la victoire, unis à la magnifique armée que l'inflexible volonté du peuple anglais a su créer et aux puissantes armées françaises qu'auréole la gloire séculaire de mille batailles.

« Officiers et soldats de France !
« Officiers et soldats d'Angleterre !

« Au moment même où les circonstances de la lutte cimentent notre fraternité dans le sang versé côte à côte, rendent notre union plus intime, c'est d'un cœur ému que je vous souhaite la bienvenue et c'est avec une foi absolue dans leur réalisation que je vous renouvelle l'expression de mes vœux de victoire.

« Au G. Q. G., le 5 décembre 1917,
« *Signé* : **DIAZ** »

Les espoirs que le général **DIAZ** venait de fonder sur l'armée française n'étaient pas vains. Nous allions montrer aux Ausro-bulgaro-boches ce dont nous étions capables. Dès le 15 décembre, les munitions commencent à s'entasser sur les positions, les tirs de harcèlement et d'interdictions sur l'unique route de Funer deviennent permanents, et, par suite, le ravitaillement de la plaine de la Piave presque impossible.
Enfin, le 30 décembre à 16 heures, l'attaque se déclenche après un bombardement très court, mais d'une violence extrême ; un quart d'heure après, l'affaire était terminée, le Mont Tomba était à nous. Dans les tranchées conquises, on trouva plus de cinq cent cadavres ; le butin se décomptait comme suit : plus de quinze cent prisonniers, trois pièces d'artillerie et de nombreuses mitrailleuses. L'ennemi, pris par la panique, était en fuite derrière l'Ornic. Ce fut dans toute l'Italie un moment d'enthousiasme indescriptible ! Ce fut, chez l'ennemi, un moment de désarroi ; ce fut pour nous un jeu d'enfant. Les effectifs engagés étaient minimes ; je ne parlerai pas de nos pertes, elles étaient insignifiantes.
Nous nous attendions pendant quelques jours à une réaction de l'ennemi ; ce fut le calme plat. Alors commença pour nous la vie de secteur, on pourrait presque dire le repos, sous un ciel toujours bleu et une température idéale. Chaque batterie avait sa maison, chaque pièce sa chambre, les fermiers revenaient sur les positions exploiter leurs récoltes. Comme tirs, rien du côté de l'ennemi, presque rien chez nous.

Malgré tout, nous aurions bien voulu aller au repos, comme les autres troupes, pour vivre un peu au milieu de la population étrangère. Le lieutenant-colonel **CRÉANGE** reçut à la suite de l'attaque du Tomba, une citation à l'Ordre du 3e Corps d'armée et la Valeur militaire italienne.
On organisa bientôt un roulement dans le régiment ; deux Groupes restaient en position, le troisième allait passer quinze jours à Salca Roza, près de Castelfranco Veneto, pays dont la beauté ne justifiait pas l'étymologie *Silva Rosarum*, forêt des roses, que citait orgueilleusement le vieux parocco (curé) à tout nouvel arrivant.
Le 3e Groupe commença le roulement, le 2e suivit, mais le 1er, qui était lui aussi parti bien décidé à rester quinze jours au pied du grand campanile, vit arriver le deuxième jour un ordre urgent qui le conviait à aller relever une artillerie du corps dans le secteur de Cornuda. Ce fut notre plus dure période en Italie ; les positions des 21e et 22e batteries étaient fortifiées dans un talus, bien leur en prit, car, pendant six jours que nous avons vécu dans ce pays, le bombardement fut à peu près continuel. La 23e, au pied du Montello, défilée par une haie, sans abri possible (la plaine étant trop marécageuse), était la plus mal placée. Prise à partie un jour, par plusieurs batteries ennemies, dont une de 305, elle subit un bombardement de six heures, pendant lequel la maison qui abritait nos munitions et celles d'une batterie anglaise voisine, fut incendiée. Le courage des canonniers français, se précipitant dans la fournaise au milieu des obus qui fusaient, pour éviter la destruction totale des munitions, émerveilla nos alliés britanniques qui décernèrent la Médaille militaire anglaise au maréchal des logis **GOBIN** et au canonnier **PLACE**, lesquels s'étaient particulièrement distingués. Au bout de six jours, nous étions relevés par un régiment de campagne italien, et le Groupe se dirigeait au repos sur Allivole, où les cadres furent chargés d'organiser des cours de liaison et d'observation pour tous les régiments du C. A.
La série ne devait pas être terminée ; huit jours après son arrivée, c'est-à-dire le 2, le 1er Groupe était dirigé vers l'arrière, les 2e et 3e suivaient par des voies différentes.
Après plusieurs étapes pleines d'imprévu et d'agréments, le régiment se retrouva rassemblé aux abords de Vérone et le 5 avril, il embarquait pour la France. Certes, tout le monde était heureux de rentrer définitivement dans son pays natal. Mais beaucoup regrettaient le beau soleil italien. Et l'on dit que de beaux yeux noirs pleurèrent quelques jours sur certains vainqueurs du Monte Tomba.

*
* *

Après cinq jours de voyage, le régiment débarquait dans la région de Pontoise – Givors – Gournay ; on se dirige d'abord par étapes vers Amiens, puis, remontant vers le nord, nous nous arrêtons à Hem, près Doullens, puis à Rubempré près Albert où nous cantonnons quelques jours avant de revenir à Hem, où nous devions rester deux mois en réserve de l'armée anglaise, prêts à soutenir toute attaque sur le front britannique.
Toutes les reconnaissances utiles furent minutieusement effectuées et nous attendîmes le choc en s'occupant avec ardeur de l'instruction. Mais ce front était définitivement stabilisé et la grande attaque du Chemin-des-Dames se déclencha. Le 219e, mis à la disposition du groupe des Armées du Nord, quitta brusquement son cantonnement le 28 mai, malgré l'épidémie de grippe qui commençait à sévir, et embarqua à Doullens pendant un bombardement de cette ville, à destination de l'Aisne. Le 30 mai, le régiment commençait à débarquer à la Ferté-sous-Jouarre et était dirigé sur la Ferme de Paris, à 10 kilomètres sud de Château-Thierry. Le 31, le régiment était affecté à la 73e D. I. qui devait empêcher l'ennemi de déboucher de Château-Thierry. Mais à 14 heures, nous recevions un ordre de la 4e D. I. qui nous dirigeait sur Chézy-en-Orxois. Les 2e et 3e Groupe prennent position

entre Chézy et la Briquetterie. Le colonel installe son P. C. à Chézy, sortie ouest ; nous sommes en pleine bataille. L'aspect du pays est lamentable, le temps est splendide, les récoltes en pleine maturité sont saccagées par le passage des troupes et la circulation constante des isolés.
Les paysans fuient devant l'envahisseur, abandonnant leur mobilier et leur bétail, traînant seulement quelques ballots de linge sur des chars à bœufs. Les villages sont déserts, seuls, les lapins et les volailles lâchés de leur cage courent de tous côtés et se font écraser par les chevaux. Cependant, on peut apercevoir sur les routes de longues colonnes brunes qui marchent, tranquilles et en bon ordre, vers la bataille. Ce sont les premiers Américains qui vont subir leur baptême du feu à Château-Thierry. Alors l'espoir, que l'on n'avait jamais perdu, s'affermit encore et c'est confiant que l'on attend les nouveaux chocs. Le 1er Groupe, arrivé le dernier, débarqua en partie à Trilport, en partie à la Ferté-sous-Jouarre, il se dirigea lui aussi sur la Ferme de Paris, puis vers Chézy, ignorant tout de la situation. Le 1er juin, à 14 heures, après une étape pleine d'imprévus, les éclaireurs du 1er Groupe se présentaient au colonel **CRÉANGE** dans son P. C. de Chézy qui commençait à être bombardé systématiquement. Nous apprenions là que les Boches avançaient lentement sur Gandelu et la station de Chézy. Le 2e Groupe, presque cerné, est fortement bombardé, le colonel **CRÉANGE** lui donne l'ordre de changer de position. Il se porte aux abords de Cerfroid ; quant au 1er, on le laisse en réserve à Brumetz, prêt à faire face à plusieurs éventualités. Les Boches continuent toujours leur avance. Chézy doit être évacué et l'État-major du régiment est porté au château Brumier. Le 1er Groupe, après être resté toute la nuit en position d'attente à Brumetz, va se placer enfin, le 2 juin, près de Vaux-sous-Coulomb. Le lieutenant-colonel **CRÉANGE** installe son P. C. au monastère de Cerfroid. Nous occupons actuellement les positions d'où nous ne bougerons plus. L'ennemi qui sent la résistance s'accentuer, ralentit sa marche pour avancer son artillerie, ce qui nous permet également d'amener la nôtre et des divisions fraîches ; il faut arrêter le flot coûte que coûte. Le général **PÉTAIN**, par son Ordre général du 3 juin, nous exhorte à la patience, éveille notre espoir et stimule notre énergie.

Ordre général n° 107

« Soldats, l'ennemi frappe un nouveau coup ; supérieur en nombre pendant ces trois derniers jours, il a pu bousculer nos premières lignes. Mais nos réserves accourent, vous allez briser son élan et riposter. Debout, les héros de la Marne ! Pour vos foyers, pour **la France**, en avant !

« **PÉTAIN**. »

Nous n'allions pas tarder d'ailleurs à montrer aux Boches ce dont nous étions capables. Le 4 juin, à 17 heures, il déclenche une forte attaque. Nous ripostons sans faiblir. Le barrage est excessivement nourri, le bruit de la canonnade est tel qu'il nous fait entrevoir un échec complet pour l'ennemi. Nous n'étions pas habitués depuis quelque temps à une telle intensité de feu. Il ne put, en effet, ce jour avancer d'un pouce. C'est alors que la 47e Division de chasseurs, avec laquelle nous avions déjà combattu au Monte Tomba et au Monfenera, monta en ligne pour contre-attaquer de façon à rectifier le front. Alors commença une période d'attaque très meurtrière dont le but principal fut la possession du bois en Trapèze, qui fut pris, perdu et repris plusieurs fois. Les batteries des 2e et 3e Groupes subirent de violents bombardements. Le P. C. du 2e Groupe fut détruit, nous eûmes des tués, des blessés et des pertes très sérieuses en chevaux. Qu'importe, l'élan de l'ennemi était brisé, nous avions l'initiative des opérations, le nouveau front existait, les positions étaient telles qu'elles permettraient plus tard aux troupes du général **MANGIN** de s'élancer en avant pour la victoire

finale.
Le pour être transformé en régiment de 15 juin, le régiment était relevé pour aller au Centre d'organisation de Nemours campagne porté. La veille du départ, nous recevions du général **DILLEMANN** la citation suivante :

Ordre général n° 116

« Le général commandant la 47e Division cite à l'Ordre de la Division le 219e régiment d'artillerie de campagne, sous les ordres du lieutenant-colonel **CRÉANGE**.
« Après avoir pris part avec beaucoup d'entrain et d'énergie à la défense du secteur de la Division en Italie, et la reprise du Monte Tomba, le 30 décembre 1917, a été brusquement jeté dans la bataille de l'Aisne (juin 1918) et, après avoir appuyé d'autres troupes, a contribué à protéger l'entrée en ligne de la Division.

« Le **27** juillet 1918,
« *Le Général commandant la 47e Division,*
« *Signé* : **DILLEMANN**. »

Après avoir tristement quitté nos chevaux à Lizy-sur-Ourcq, qui commençait peu à peu à renaître après le péril conjuré, nous nous sommes embarqués pour Thomery, d'où nous avons gagné, par étapes pédestres, notre cantonnement de transformation, Rosiers, Chaintreaux, Remauville, villages aux environs de Nemours. Très loin du front, on goûta pendant quelques jours le calme absolu de la campagne, tout en s'initiant aux mystères de l'artillerie portée. Au bout de trois semaines, on touchait un beau matériel automobile tout neuf portant le hiératique kangourou prêt à s'élancer de la volée menaçante, sur champ de gueules pour le 1er Groupe, d'or pour le 2e, de sinople pour le 3e. Trois manœuvres probantes et, le 13 juillet, on repartait vers l'inconnu. Après avoir reçu plusieurs fois des ordres en route, nous arrivions le 14 juillet, vers 23 h.30, sur la route de Suippes à Saint-Hilaire, pour mettre en batterie immédiatement afin de soutenir un grand choc imminent. . . Nous avions couvert 200 kilomètres en 36 heures, notre matériel restait, malgré tout, complet. A 0 h.15, l'attaque se déclenche. . . formidable. Le 3e Groupe, dirigé plus à droite, du côté de Souain, a pu prendre position, tandis que les 1er et 2e sont encore sur la route, subissant un bombardement continu d'obus de tous calibres et de toutes sortes. Il faut encore se ravitailler en munitions près de Suippes. Les chauffeurs, qui, pour la plupart, voient le feu pour la première fois, tiennent très crânement leur volant. La canonnade est assourdissante. Dans un champ, à 30 mètres à gauche de la route, un énorme dépôt de munitions saute, illuminant tout le secteur de ses fusées multicolores. Le colonel **CRÉANGE**, qui a installé son P. C. dans une baraque *Adrian* du dépôt, est intact ainsi que son Etat-major. Enfin, malgré la nuit, le feu, notre ignorance du secteur et le mauvais état du pont sur la Suippes, les 1er et 2e Groupe ont pu arriver à prendre position et le barrage est aussitôt renforcé du feu de nos canons. Les blessés commencent alors à affluer terriblement au poste de secours improvisé du 1er Groupe, où les brancardiers américains sont venus prêter main-forte au docteur **VINSON** qui pansa dans la matinée plus de quatre-vingts hommes. Le jour se lève péniblement, une saucisse boche insolente se balance à 4.000 mètres devant nos yeux. Malgré tout le feu ennemi vient de se ralentir, et à 10 heures, il cesse complètement. Les renseignements commencent enfin à nous parvenir. L'ennemi est brisé sur la deuxième position, c'est le triomphe du Plan **GOURAUD**. Mais ce fut une très rude affaire ; dans cette seule matinée, le 219e porté avait subi des pertes très lourdes, dont le sous-lieutenant **DUCRY** et de très nombreux blessés ; Mais le péril était bel et bien définitivement conjuré, et trois jours après, quand nous apprenions par T. S. F.

le succès du général **MANGIN**, une grande joie nous fit oublier toutes nos peines et nos fatigues. Nous comprenions tous que la guerre allait changer d'aspect, que notre heure avait sonné, et que sous peu, enfin, la victoire allait nous sourire. Au bout de quinze jours, occupés à une contre-attaque avec la division polonaise et à la réorganisation du secteur, le régiment était relevé. Nous allions au repos dans la région de Noirlieu, à l'entrée de cette Argonne que nous allions bientôt connaître et dégager définitivement. Entre temps, nous remontions passer huit jours en secteur, faire reposer une A. D. fatiguée. Semaine terne dans le secteur des Monts où nous avons subi quelques tirs d'ypérites.
Le commandant **GUINET**, appelé au commandement du Dépôt du 37e d'artillerie à Bourges, était remplacé dans ses fonctions par le capitaine **MARTEL** du 23e colonial porté.

*
* *

Mais les bruits de grande offensive américaine commençaient à courir pour prendre corps bientôt et le 2 septembre, nous quittions Noirlieu, où nous étions revenus depuis 3 jours, pour rejoindre le 1er C. A. U. S.
Après plusieurs étapes difficiles à cause de la quantité de véhicules automobiles jusqu'alors inconnue sillonnant les routes en tous sens et un séjour de quelques jours, camouflés dans le bois de Natron, nous prenions position à la droite du saillant de Saint-Mihiel, devant le village de Mamey.
Le **12**, à 1 heure, la préparation se déclencha ; à 5 h.55, précédée par les chars d'assauts français, l'infanterie américaine montait à l'attaque.
A 8 heures, l'avance des troupes était de 8 kilomètres ; nous n'avions que quelques blessés. Le saillant de Saint-Mihiel était réduit. Mais le surlendemain, au moment où nous quittions nos positions pour nous porter à l'arrière, une pièce à longue portée faisait subir de pénibles pertes à la 28e batterie : trois tués, dont le lieutenant **ANDRÉ**, et treize blessés.
Allions-nous au repos ?
On ne savait absolument rien.

Le général commandant la 5e division américaine, satisfait du travail de nos canons, nous avait adressé l'ordre suivant :

Ordre n° 1

« . . . Il apprécie encore plus grandement la justesse et l'efficacité des tirs de toutes les unités. En ce qui concerne les organisations de l'Armée française, le 219e R. A. C. . . . Le commandant de l'artillerie divisionnaire désire exprimer ses remerciements pour leur active et efficace assistance, il les complimente sur leur organisation, leur esprit et la prompte exécution de leur initiative aussi bien que des ordres. Il désire glorifier particulièrement les communications qui ont pu être entretenues dans des moments où elles firent défaut à presque toutes les autres unités. Il se fait un grand honneur d'avoir commandé, même pour quelques jours, des unités d'une telle valeur commandées par des chefs d'une ardeur et d'une habileté exceptionnelles. »

Le général commandant le 1er C. A. U. S. y ajoute ses remerciements personnels.

Ancestramil

« G. Q. G. le **15 septembre 1918**.

« *Le général commandant la 5e division,*
au général commandant le 21e C. A.

« C'est avec le plus grand plaisir que je vous rends compte du travail accompli par les unités françaises placées sous mon commandement pour l'opération du saillant de Saint-Mihiel des 12, 14 septembre 1918.
« Le 219e régiment d'artillerie, sous les ordres du lieutenant-colonel **CRÉANGE**, a rendu les plus grands services pendant toute l'opération. Ces services, en dehors d'une action déterminée par le plan d'emploi, comprenaient l'exécution de missions changeant à tout moment et auxquelles il y avait à faire face rapidement.
« Le colonel **CRÉANGE** a répondu aux nécessités de la situation avec vigueur et promptitude, à mon entière satisfaction.
« Il s'est fait remarquer comme un officier habile et plein de valeur.

« *Signé* : A. **FLAGER**. »

Les périodes de repos étaient définitivement terminées, nous allions dès maintenant talonner le Boche sans arrêt et jusqu'à ce qu'il demande grâce.
Le 18 septembre, le régiment cantonnait à Clermont-en-Argonne, des reconnaissances étaient effectuées dans la région de Vauquois, des positions organisées. A partir de ce moment commença pour le 219e une période extrêmement pénible.
Dans la pluie, la boue, sans abris, sans aucuns matériaux, on occupa une série de positions loin de toute voie de communication où l'on dut amener les pièces à bras et coltiner les munitions sur le dos. S'abriter était irréalisable, la moindre tranchée devenait un lac. C'est ainsi que l'on se battit pendant près de deux mois. Les pertes furent lourdes, de nombreux tués et blessés, et quantité de malades. On avançait toujours et malgré tout, Vauquois fut pris. Le régiment se portait en avant par échelon.
Le 28 septembre, le régiment prenait position dans la région de Charpentry. Le 3e Groupe vit tout à coup les fantassins américains se replier en tirailleurs derrière ses batteries. Les Boches venaient de réagir brusquement. Il fallut partir immédiatement, le mouvement s'exécuta avec calme et bon ordre. Nous n'avions pas eu de pertes à déplorer. Les attaques américaines se poursuivaient sans arrêt, d'autres positions furent encore occupées au prix de difficultés inouïes.
Les effectifs étaient très réduits. Mais l'idée qu'on touchait à la fin décuplait toutes les énergies, et ce fut gaillardement que le régiment changea encore une fois de positions pour se porter en avant aux abords de Sommerance et de Fléville. Fléville, ce nom restera gravé dans la mémoire de tous les soldats du 219e. C'est de ce point que, pour la dernière fois pendant cette grande guerre, nos batteries allaient faire entendre leur voix dans la bataille, c'est le dernier souvenir de guerre, c'est notre part de la victoire finale.
Le 1er novembre, attaque de Buzancy, tous les objectifs étaient atteints, l'ennemi fuyait en déroute.
Le lieutenant **de TAILLY**, de la 24e batterie, entrait dans Tailly avec les vagues d'assaut. . .
Le **2**, l'ennemi en déroute était talonné par l'infanterie. C'était la fin.
Nous recevions ce jour une citation à l'ordre de la 1re D. I. U. S.

« *Le 219e régiment d'artillerie (français)*

« Mis à la disposition du Général commandant la Division, a rempli avec une efficacité remarquable toutes les missions qui lui ont été confiées ; a assuré ainsi le succès complet de toutes les opérations.

« Par ordre du Général **PARKER** :

« Jérôme H. **BROWN**. »

Plus de la moitié de l'effectif du régiment manquait à l'appel, le matériel était à bout. Mais le Boche fuyait toujours ; le grand choc était donné. Et lorsque le 11, nous apprenions, à Plombières-les-Bains, la signature de l'armistice, un sentiment de joie orgueilleuse illumina le front de chacun, fier du devoir accompli, du résultat obtenu, du grand succès, enfin, auquel nous étions tous persuadés avoir contribué pour une large part.
Quelque temps plus tard, le 219e recevait, en la citation suivante, une confirmation officielle de sa valeur :

Ordre n° 13.342 D (Extrait)

« Le Maréchal de France commandant les Armées françaises de l'Est cite à l'Ordre de l'Armée.

« *Le 219e régiment d'artillerie de campagne*.

« Sous le commandement du lieutenant-colonel **CRÉANGE**, a pris, malgré les pertes sévères, une part glorieuse à la poursuite de l'ennemi au nord de Soissons, de mars à mai 1917, aux actions du Chemin-des-Dames, de mai à juillet 1917, en Italie à la reprise du Monte Tomba, à l'arrêt de l'offensive ennemie au nord de Château-Thierry.
« Transformé en régiment porté, est intervenu dans la bataille du 14 juillet 1918 après une marche forcée de 200 kilomètres en trente-six heures, et a pris position sous un feu intense. Mis à la disposition d'une Armée alliée, a soutenu, en septembre et octobre 1918, six divisions dans leurs attaques sans prendre aucun répit, et en perdant pendant ces deux mois le quart de son effectif. N'a mérité que des éloges pour ses superbes qualités d'entrain et d'endurance.

« Signé : **PÉTAIN**. »

Plus tard, lorsque les anciens combattants du 219e reliront ces lignes, c'est toute la campagne qui repassera sous leurs yeux avec toutes ses souffrances et toute sa gloire, avec le souvenir ému de la grande camaraderie de guerre et une pieuse pensée pour tous ceux d'entre eux qui tombèrent sans cueillir le fruit d'une victoire pour laquelle ils avaient payé le plus grande part.

Anciens Tramways